

Sous Justinien, la première vague de peste

Claire Sotinel dans mensuel 510
juillet-août 2023

C'est sous le règne de l'empereur byzantin que sévit, en 541, la première pandémie de peste attestée. Elle touche Constantinople en 542 et fait peser jusqu'au VIII^e siècle sur l'ensemble du monde méditerranéen une menace sourde qui affaiblit l'empire.

On l'appelle la « Grande Peste », ou la « peste justinienne » - du nom de l'empereur dont le règne (527-565) fut frappé par la terrible pandémie, dont il souffrit lui-même. Pendant des siècles, tout en étant considérée comme une catastrophe majeure, elle n'a inspiré que les historiens de la médecine. Aucune grande synthèse ne l'ignorait, mais on se contentait d'affirmer son existence, ou de s'interroger sur sa chronologie précise, ainsi de l'article fondateur de Jacques Le Goff et Jean-Noël Biraben sur « *La peste dans le Haut Moyen Age* », publié dans les Annales en 1969. Depuis une vingtaine d'années cependant, grâce à la coopération entre spécialistes des sciences dites « dures », archéologues et historiens, les études sur la peste du VI^e siècle ont été considérablement renouvelées.

On sait désormais que l'épidémie apparue en 541 à Péluse, dans le delta du Nil, est due à *Yersinia pestis*, le même bacille que celui de la Grande Peste de 1348. Cette découverte capitale a modifié notre perception de la peste plus que les connaissances dont nous disposons pour évaluer l'épidémie. Des analyses génomiques de squelettes trouvés en fouille ont montré que des hommes et des femmes sont morts dans des régions éloignées du monde méditerranéen, comme en Germanie ou en Grande-Bretagne, et ce jusqu'au VIII^e siècle. Mais de tels travaux portent seulement sur

quelques dizaines de corps répartis dans des sites éloignés les uns des autres.

Une étude récente a également démontré que la version de *Yersinia pestis* de la peste de Justinien n'est pas l'ascendant direct de celle qui a sévi à la fin du Moyen Age, mais qu'elle est identique à une autre trouvée en Chine. Pour autant, cette information ne nous autorise pas à reconstituer le chemin suivi par la peste avant 541.

Malgré toutes ces incertitudes, la détection de l'agent pathogène a incité de nombreux historiens à une réévaluation massive de l'impact de la peste de Justinien. Certains, comme l'Américain Kyle Harper, en font l'« *événement le plus funeste de toute l'histoire de l'humanité jusqu'à aujourd'hui* », responsable de la « *chute de Rome* ». A ses yeux, la résurgence de l'Empire romain en Occident a été brisée par la peste bubonique et le refroidissement climatique, qui ont produit un choc démographique. Les débats entre partisans d'une hypothèse démographique maximaliste et minimaliste sont vifs : la peste est-elle le facteur décisif de l'effondrement du monde antique ou arrive-t-elle à un moment où le déclin des populations est déjà bien entamé ?

Une maladie nouvelle et terrifiante

Le débat ne pourra progresser qu'au fur et à mesure des nouvelles découvertes archéologiques qui élargiront sûrement le socle de nos connaissances. En attendant, nous pouvons revenir aux sources littéraires pour leur demander, non pas des données factuelles, statistiques et objectives, mais un éclairage sur la façon dont les contemporains ont perçu la peste. Jusqu'à quel point la peste bubonique a-t-elle été ressentie comme une maladie nouvelle, distincte des autres maladies mais aussi des autres calamités qui frappaient alors régulièrement les communautés humaines (guerres, tremblements de terre, inondations) ?

Le premier témoin de la peste qui touche Constantinople, la capitale de l'Empire byzantin, en 542 est Justinien lui-même. L'empereur peut paraître au faîte de sa puissance, après quinze années de règne, mais la situation de l'empire a déjà commencé à se dégrader. Après sa victoire éclair sur les Vandales en 534, l'Afrique est redevenue une province romaine. Mais la conquête de

L'Italie piétine : le général Bélisaire, envoyé contre les Goths en 535, se heurte à une forte résistance et la guerre s'installe durablement. Certes, Bélisaire a repris Ravenne en 540, mais il est soupçonné d'intriguer contre l'empereur et il est rappelé à Constantinople. La « paix perpétuelle » conclue à grands frais avec la Perse en 532 est rompue par le roi Khosro Ier, qui prend Antioche en 540.

Dès le 1^{er} mars 542, Justinien répond à une pétition de la corporation des argentiers (les banquiers de l'époque). Dans le prologue de son édit, l'empereur évoque « *la présence enveloppante de la mort* » qui s'est répandue « *dans toute la région* ». Il qualifie la situation d'« *imprévisible, qu'aucun autre âge n'aurait pu prédire* ». Les banquiers se sont adressés à lui parce que, dans un contexte de mortalité très forte, de nombreux héritiers refusent d'honorer les dettes de leurs donateurs. On ne trouve pas, dans ce texte, de description poignante. Mais quand l'empereur explique qu'il est « *inutile pour quiconque d'entendre parler de ce que chacun a subi* », on comprend que la désolation est là. Lui-même est frappé par la maladie pendant les trois ou quatre mois que dure la peste à Constantinople. La rumeur de sa mort se diffuse même à la cour et dans l'armée, mais il parvient à guérir.

Procopé date l'entrée de la peste à Constantinople au milieu du printemps, et en donne la description la plus frappante. Né à Césarée de Palestine, ce rhéteur est, depuis plusieurs années, le secrétaire du général Bélisaire et séjourne auprès de lui dans la capitale quand la maladie atteint la ville. Il commence par faire le récit des guerres de Justinien dans les années 540 et poursuivra son oeuvre d'historien du temps présent jusqu'après 553. La description de la peste occupe tout un chapitre de son Histoire des guerres contre les Perses. L'évocation de cette « *maladie par laquelle toute la race humaine en vint à être presque annihilée* » (II, 22) est à la fois un grand morceau de bravoure qui veut rivaliser avec la description de la peste d'Athènes par Thucydide (cf. p. 14) et la preuve que Procopé était conscient de la nouveauté du fléau. Il est le témoin direct des trois-quatre mois que dure cette première attaque : des symptômes variés (fièvre, abattement, crises maniaques...) et toujours les bubons à l'aîne, signe d'une mort presque inéluctable. Dans de rares cas seulement, les bubons éclatent et le malade peut espérer guérir.

L'analyse détaillée du récit de Procope a été faite maintes fois pour mesurer l'ampleur de la peste à l'aune de son effroi, plus souvent encore pour identifier les réactions des populations (installation du désordre religieux et social, désertion des espaces publics...) ou les mesures palliatives prises par le gouvernement impérial (distribution d'argent, paiement de fonctionnaires pour assurer les sépultures, ouverture de fosses communes dans les tours de la muraille de Théodose).

Une épidémie qui voyage

Mais une des dimensions les plus caractéristiques du mal que les témoignages contemporains comme ceux de Procope mettent en évidence est sa capacité à voyager et à se propager partout. Le chapitre de Procope s'ouvre sur un itinéraire détaillé de la peste. Rien n'explique pourquoi la peste apparaît d'abord, selon lui, à Péluse, une ville construite sur la branche la plus orientale du delta du Nil, porte d'entrée de l'Égypte depuis la Palestine. Il ne propose aucune connexion avec une origine antérieure. Elle voyage ensuite d'une part vers l'ouest, à Alexandrie d'où elle circule vers le reste de l'Égypte, vers l'est d'autre part, en direction de la Palestine et, de là, « *elle se répandit dans le monde entier, avançant toujours et voyageant selon les temps qui lui étaient favorables* ».

Jean d'Ephèse en est un bon témoin. Cet évêque, protégé de l'empereur, se voit confier, en 542, la mission de convertir les païens. Il quitte Constantinople pour l'Orient, et observe l'épidémie en Palestine, en particulier à Gaza et Ascalon, où elle commet des atrocités « *pires que celles qui avaient affligé Alexandrie* », comme il l'écrit dans son *Histoire ecclésiastique*.

L'arbitraire est une autre des principales caractéristiques de la peste. Elle peut frapper partout, mais ne le fait pas ; son itinéraire est incompréhensible, et elle peut toucher tous les hommes ; si les pauvres ont été les premières victimes, les riches aussi sont atteints. Procope conclut son chapitre en relevant que la maladie produit des désordres similaires dans toutes les régions qui obéissent aux Romains, mais aussi chez les Perses et chez les Barbares.

En Occident, la peste affecte l'Afrique en 543, comme en témoigne Corippe, qui déclame son épopée la *Johannide* en 549 devant les

notables de Carthage, sujets directs de l'empire de Constantinople depuis la reconquête de Justinien. Il consacre un morceau de bravoure à la description de la peste qui, quelques années auparavant, avait dévasté sa province. Plus que Procope, il met l'accent sur la nouveauté du fléau, qui « *commença à ravager le genre humain et le monde défailant. Jamais la mort n'avait présenté une image si sombre* » (Johannide, III, 343-346).

Contrairement à Procope, il ne donne aucune indication précise sur la peste et s'intéresse surtout aux conséquences sociales sur les grandes familles d'Afrique anéanties par l'épidémie.

On sait, au détour d'une phrase d'un auteur latin anonyme qui prolonge jusqu'en 558 la Chronique du comte Marcellin, que la peste s'est aussi diffusée à l'Illyricum et à l'Italie. Ce chroniqueur ne s'intéresse qu'à la guerre qui oppose alors les Goths aux Byzantins en Italie et ne mentionne pas l'épidémie de 541. Pour l'année 543 en revanche, après avoir rapporté des faits de guerre, il ajoute qu'« *une grande mortalité dévaste le sol de l'Italie, l'Orient et l'Illyrie ayant déjà été affligés par la même* ». Une mention aussi lapidaire ne permet ni de connaître l'itinéraire précis de l'épidémie ni les formes particulières qu'elle a prises, ni son ampleur, mais elle atteste que les contemporains savent que l'épidémie est bien la même de Péluse à l'Italie. Le texte s'interrompt en 548, et nous ne savons pas si, comme Procope et Corippe, son auteur a cru que l'effrayante épidémie qui s'étend au monde entier est complètement terminée.

Tous les douze à quinze ans

La stupeur de Procope devant la violence et le mystère de l'épidémie n'exprime pas une conscience claire de l'événement cependant. L'historien peut relater la guerre contre les Vandales, et la révolte des Maures en 543, sans faire intervenir d'aucune manière la peste qui a effaré Corippe, pas plus qu'il ne mentionne les atteintes de l'épidémie qui touche aussi l'Italie en 543, en pleine guerre des Byzantins contre les Goths. D'après Corippe, la peste est pourtant un facteur important de la révolte des Maures - qui ne remet pas en cause le succès byzantin en Afrique - mais nous n'avons aucune idée du rôle qu'elle a pu jouer dans l'effroyable guerre en Italie (qui dura jusqu'en 553).

L'épidémie touche aussi le royaume des Francs, comme l'atteste Grégoire de Tours dans *l'Histoire des Francs* écrite vers 572, relatant la peste qui « *ravage diverses contrées, surtout la province d'Arles* » mais qui épargne Clermont, protégée par la prière de son évêque Gall. Lorsque Grégoire écrit, il sait que la peste est entrée dans l'horizon des malheurs qui peuvent frapper à tout moment ; il est en particulier un remarquable chroniqueur des épisodes de 571 et de 588 en Provence et en Auvergne.

Justinien, qui pense écrire « *après le châtement* » envoyé par Dieu en 544 (Novelle 122), a en effet tort de croire le fléau disparu. La peste revient à de nombreuses reprises dans le monde méditerranéen et européen. En 557, elle frappe à nouveau Antioche, puis Constantinople en 558 et Ravenne et l'Italie en 559. Cette permanence de la menace épidémique distingue la peste d'autres catastrophes épidémiques. Elle est devenue une menace qui pèse sur le monde méditerranéen. Évagre le Scholastique est très sensible à cette dimension, lui qui, atteint du mal alors qu'il était enfant, en a guéri, mais a connu quatre retours de la peste à Antioche avant d'écrire vers 592 son *Histoire ecclésiastique*. Il a perdu une grande partie de sa famille. Pour lui, la nouveauté de la peste est bien plus grande que pour Procope ; il ouvre son chapitre ainsi : « *Je rendrai compte de la maladie qui sévit pour la cinquante-deuxième année - et cela n'a pas encore été rapporté par l'histoire ; elle a saisi et consumé la Terre entière* », et le conclut : « *Ce mal donc, comme je l'ai dit, se maintint jusqu'à ce jour pendant cinquante-deux ans, surpassant tout ce qui a précédé.* »

Agathias, qui poursuit l'oeuvre de Procope sur une dizaine d'années, note qu'en 558 « *une deuxième attaque de la peste balaya la capitale, détruisant un grand nombre de gens. Depuis la quinzième année du règne de Justinien quand la peste s'est pour la première fois répandue dans notre partie du monde, elle n'a jamais vraiment cessé, mais s'est déplacée d'un endroit à l'autre, donnant ainsi quelque répit à ceux qui ont survécu à ses ravages* » (Agathias, V, X, 1-2).

Le rythme de douze à quinze ans est celui sur lequel s'accordent les historiens d'après les sources assez disparates qui documentent les différentes poussées de peste : des chroniques

plus ou moins systématiques, des épisodes de Vies de saints souvent difficiles à dater, des textes normatifs rarement aussi précis que le XVI^e concile de Tolède de 693, dont les actes précisent que les évêques de Narbonnaise n'ont pas pu participer à la réunion à cause de la « *peste inguinale* » qui les a empêchés de voyager. Cependant, quand les historiens modernes évoquent le rythme de la peste, ils ne tiennent pas compte de sa dispersion géographique.

Dans quelques cas il est vrai, la peste est attestée sur un vaste territoire : en 599, elle touche à la fois Constantinople, la Syrie, l'Afrique et Rome ; entre 687 et 690, elle passe en Syrie, en Irak et en Égypte ; entre 698 et 700, à Constantinople, en Mésopotamie, en Irak, en Syrie ; en 706 en Égypte, en Syrie, Irak. La dernière vague a, quant à elle, frappé en 745-746 la Sicile et la Calabre et Constantinople l'année suivante. Le chroniqueur Théophanes, qui utilise en général de bonnes sources, identifie explicitement « *la maladie de l'épidémie du bubon* » ; il meurt après 818 sans avoir vu revenir la peste et sans savoir que cette rémission allait durer plusieurs siècles.

Mais beaucoup d'autres épisodes ne touchent l'empire que localement et, si on peut parler de « pandémie », ce n'est pas parce que le monde entier est ravagé en même temps, comme il pouvait paraître à l'époque de Justinien, mais parce que la maladie frappe n'importe où. Dans des sociétés préindustrielles souvent impactées par les famines, les tremblements de terre, la guerre et les épidémies, la peste représentait-elle un mal particulier, au-delà de son aspect terrifiant ?

Les sources littéraires ne permettent pas de pousser très loin les hypothèses sur les conséquences matérielles de la peste. Les indications fournies par les auteurs sur le nombre des victimes sont plus impressionnistes que descriptives : les morts furent très nombreuses et les grandes villes ne furent pas les seules à souffrir. Faute de données, il est difficile d'analyser l'effet des retours de la peste sur le taux de natalité.

Apprivoiser la maladie

Dans les années 540 les sources indiquent une pénurie de main-d'oeuvre. Les contrats égyptiens de la fin du VI^e siècle, par exemple, révèlent que les travailleurs agricoles demandent de plus hauts salaires et qu'en 544 Justinien veut ramener aux salaires d'avant la pandémie ceux des artisans, commerçants ou navigateurs qui avaient plus que doublé leurs revenus.

En revanche, une étude détaillée des effectifs de l'armée byzantine a montré que l'empire n'a pas eu besoin de recruter davantage avant le début du VII^e siècle, sans doute parce que les soldats venaient de régions périphériques, moins connectées aux grandes routes commerciales qui véhiculaient l'épidémie. De rares notations éclairent également ponctuellement l'impact de la peste : en 694, le roi wisigoth Egica fait exception aux décisions antijuives du concile de Tolède pour que les Juifs puissent continuer à travailler la terre dans la partie gauloise de son royaume, « *cette contrée étant abandonnée par les hommes à cause des assauts du brigandage, des incursions de peuples étrangers et des ravages de la peste inguinale* ». La plupart du temps, les sources se limitent à des observations très locales, aussi vagues qu'impressionnantes.

Rien de tout cela n'aide à trancher entre une vision minimaliste ou maximaliste des effets de la peste. La difficulté rencontrée par l'historien est que la peste s'inscrit, à partir du dernier tiers du VI^e siècle, parmi les plus terribles des nombreux malheurs susceptibles de frapper les hommes. Les chroniqueurs ne hiérarchisent pas entre les ravages de la guerre, des catastrophes naturelles ou des diverses épidémies. Le mot de « peste » continuera longtemps de désigner toutes sortes de maladies contagieuses. La peste et ses bubons sont cependant entrés dans l'horizon mental des hommes du bassin méditerranéen, et pour longtemps. Après 558, toute fin de la peste n'est qu'une rémission. Même quand elle est absente, elle est un des « *fléaux de Dieu que nous devrions craindre avant qu'ils n'arrivent* », comme l'écrit Grégoire le Grand dans son invitation à la procession de 603.

Procession préventive de reliques

Progressivement, des stratégies s'élaborent pour y faire face. On est étonné de voir que la plupart des miracles accomplis par les saints en temps de peste consistent à en prédire l'arrivée, rarement à la guérir. Syméon le Fou, en 542 ou 566, embrasse, en quittant la

ville d'Émèse (Homs en Syrie), tous les enfants destinés à mourir de la peste ; au début du VII^e siècle, Jean Moschos rapporte comment l'abbé Zacchée annonce à un certain Procope que ses fils ne mourront pas de la peste à Césarée de Palestine.

Les autorités ecclésiastiques prennent le relais des saints hommes. Grégoire de Tours, grand promoteur de l'autorité institutionnelle, ne manque pas d'exemples : à Reims en 571, l'évêque Aegydius fait faire une procession préventive des reliques de saint Remi en apprenant l'approche de la peste. Dans le royaume de Bourgogne, c'est le roi Gontran qui organise, en 588, des rogations pour écarter la peste qui sévit alors à Marseille. Les mesures prises peuvent être plus pragmatiques : entre 630 et 655, l'évêque arverne Gallus avertit son collègue que, « *comme on annonce qu'une peste vient de Marseille et que toute la province est dévastée* », des gardes doivent empêcher les voyageurs de pénétrer dans sa région. Ces témoignages attestent la présence de la peste et son intégration à l'univers mental des hommes du Haut Moyen Âge. Le plus souvent, la peste est avant tout un instrument de la Providence qui doit inciter les hommes à la pénitence. C'est déjà ce que disait Grégoire le Grand dans son sermon annonçant les litanies et c'est ce que redit Bède le Vénérable quand la peste frappe la Grande-Bretagne en 686. Bède est alors à la fois un témoin de l'épidémie et l'héritier d'une tradition littéraire et religieuse solidement ancrée.

La peste de Justinien n'a pas été la fin du monde, contrairement à ce que redoutaient certains contemporains. S'il est encore difficile de la comprendre comme un phénomène global dans l'histoire, c'est en partie parce qu'elle intervient à une époque où le monde a commencé depuis des décennies à se fragmenter. Dans quelle mesure a-t-elle contribué à le fragmenter davantage ? Les données actuelles issues de la rencontre entre les sciences de la nature et l'histoire ne permettent pas encore de le dire. La peste a été un fléau archétypal parmi ceux qui touchent les sociétés de l'ancien Empire romain, une épidémie particulièrement redoutable par sa virulence, devenue un risque parmi d'autres et dont la disparition est absolument silencieuse. Elle n'a assurément pas causé la fin de l'Empire romain, mais elle a pu profondément transformer les sociétés qui l'ont subie

L'AUTEURE

Claire Sotinel est professeure d'histoire romaine à l'université Paris-Est-Créteil, Claire Sotinel a notamment publié *Rome, la fin d'un empire. De Caracalla à Théodoric, 212-fin du Ve siècle* (Belin, 2019).

MOT CLÉ

Pestis

Ce mot latin qui a donné « peste » est synonyme de « fléau ». Il servira longtemps à désigner toute maladie de masse caractérisée par une forte contagion et une très forte mortalité, face à laquelle la médecine est impuissante.

LA FIN DE L'ANTIQUITÉ ?

Historien américain, spécialiste de l'Antiquité tardive, Kyle Harper, dans *Comment l'Empire romain s'est effondré* (cf. p. 114), a proposé en 2017 une histoire environnementale de l'Empire romain intégrant les dernières recherches interdisciplinaires. Pour lui, le refroidissement qui a débuté au Ve siècle a favorisé le développement de pandémies, dont la peste bubonique du VIe siècle, aboutissant à l'effondrement définitif de l'Empire. La peste de Justinien, qu'il compare à la Peste noire du XIVe siècle, aurait fait des millions de morts. Ce contexte de fin du monde aurait renforcé les attitudes eschatologiques des populations chrétiennes et, plus tard, musulmanes. L'épuisement des États romain et perse, après des années de guerre et de maladie, pourrait expliquer l'expansion de l'Islam à partir des années 630.

L'impact historique de la peste de Justinien est indéniable mais il reste difficile à mesurer au-delà de ses effets politiques immédiats. Elle suspendit un temps le conflit entre l'empire de Justinien et la Perse, tous deux touchés par l'épidémie. Peut-être affecta-t-elle la politique de l'empereur. Elle marqua sûrement les esprits d'une inquiétude perceptible dans tous les textes de l'époque. Mais fut-elle la cause de l'échec de la reconstitution de l'Empire romain que Justinien avait entreprise ? La chronologie des campagnes militaires en Italie (535-553) ne coïncide pas avec l'épidémie. Le retour à Constantinople de Bélisaire eut lieu en 540, pour des raisons politiques. La mention de la peste en Italie en 543 n'est corrélée à aucune opération militaire et intervient surtout après la

fin de la guerre contre les Goths. Quel rapport a-t-elle avec la rétractation du territoire byzantin observable au VII^e siècle (cf. *carte ci-contre*) ? Au final nous sommes incapables de mesurer l'impact de la peste sur la démographie du monde occidental et sur l'affaiblissement de l'Empire. C. S.

DANS L'EMPIRE ET AU-DELÀ

On peut cartographier la peste à partir des sources écrites, qui la localisent tantôt très précisément (dans les monastères irlandais par exemple), tantôt dans de larges espaces, et par les découvertes archéologiques, qui identifient des morts porteurs du bacille *Yersinia pestis*. Son itinéraire est plus difficile à définir. La première pandémie apparaît à Péluse, en Égypte, en 541, sans qu'on puisse se prononcer sur sa provenance. Sa diffusion suit les routes commerciales et militaires de l'empire, mais en dépasse les frontières à l'ouest comme à l'est. Sauf exception, dans les phases ultérieures, la circulation de la peste est bien plus lente. La dernière vague touche des espaces parcourus par les armées byzantines, perses et arabes.

DANS LE TEXTE

« Le visage tout gonflé »

Le mal comportait des affections de diverses sortes. Chez quelques-uns, il commençait à la tête, rendait les yeux injectés de sang et le visage tout gonflé, puis descendait à la gorge et celui qui était pris quittait les humains. Chez d'autres, il se produisait un flux de ventre. Chez certains, il y avait éruption de bubons et, à partir de là, des fièvres violentes, et ils mouraient au bout de deux ou trois jours, dans les mêmes dispositions d'esprit et de corps que ceux qui n'avaient rien subi ; d'autres devenaient fous et perdaient la vie. Et aussi, des anthrax gonflaient et faisaient disparaître les gens. Il y a même des cas où, après avoir été atteints une et deux fois et avoir échappé, ils étaient saisis à nouveau et périssaient."

Évagre le Scholastique, *Histoire ecclésiastique*, IV, 29, 51-58, trad. A.-J. Festugière, B. Grillet, G. Sabbah, Sources chrétiennes 566, Éditions du Cerf, 2014, pp. 157-159.

DANS LE TEXTE

« Byzance désertée »

Il n'y avait alors âme qui vive par les rues de Byzance. Ceux qui avaient la chance d'être encore en bonne santé étaient chez eux,

soignant les malades ou pleurant les morts. Et si, par hasard, on croisait quelqu'un, c'est qu'il portait un mort. Tout travail cessa, les artisans abandonnèrent leurs ateliers, il n'y eut plus la moindre activité, quelle qu'elle fût. Dans une ville qui jusqu'alors connaissait une abondance de bonnes choses, la faim sévissait presque sans partage. Il était difficile et même remarquable d'avoir assez de pain ou assez de quoi que ce fût. Si bien que nombre de malades parvinrent plus tôt qu'à leur tour au terme de leur vie par manque des nécessités de la vie. En un mot, on ne pouvait voir personne à Byzance revêtu de la chlamyde [la tenue officielle], surtout lorsque l'empereur lui-même tomba malade (il eut en effet une boursoufflure au niveau de l'aîne), mais dans une ville qui dominait tout l'Empire romain, chacun portait des habits privés et restait tranquillement chez soi."

Procopé de Césarée, *Histoire des guerres*, II, 22-23.

« LA FUNESTE MORT DE L'AINE ET DE L'AISELLE »

Annie et Maurice Sartre ont publié en 2014 (IGLS XV, 179) une rare attestation contemporaine de la peste dans la province romaine d'Arabie. A Ezra/Izra, en Syrie, à environ 80 kilomètres au sud de Damas, la dédicace d'une église dédiée à saint Elias, restée en place au-dessus de la porte, rend hommage au fondateur, Ouaros, l'évêque de la cité, qui mourut après que « *Dieu a apporté sur lui la funeste mort de l'aine et de l'aisselle* ». Il est très rare que des inscriptions - même funéraires, ce qui n'est pas le cas ici - mentionnent des maladies, signe que celle-ci a frappé les contemporains.